

Raymond Lulle, le Docteur illuminé

In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°2, juin 1963. pp. 190-208.

Citer ce document / Cite this document :

Morazzani André. Raymond Lulle, le Docteur illuminé. In: Bulletin de l'Association Guillaume Budé, n°2, juin 1963. pp. 190-208.

doi : 10.3406/bude.1963.4030

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/bude_0004-5527_1963_num_1_2_4030

Raymond Lulle, le Docteur Illuminé

Il y a des noms qui font rêver ! Qui n'a pas rêvé en entendant ces mots sonores : Majorque, Formentor, Miramar, Dragonera ? Leur magie est irrésistible comme un éclaboussement de soleil sur la mer ! Elle attire de nos jours beaucoup de touristes aux Baléares et, parmi eux, bien des âmes romantiques, encore pénétrées du souvenir de Chopin et de George Sand. Mais combien peu savent que Majorque, pour assurer sa gloire, n'a pas besoin de ce couple d'étrangers en rupture de bans, quel que soit leur génie ? Combien savent que Majorque a son grand homme, son enfant du pays, dont elle honore pieusement la mémoire, et que ce grand homme, c'est Raymond Lulle, le Docteur Illuminé ?

Le moyen-âge, auquel il appartient, se plaisait à décerner à ses savants, à ses docteurs, des sobriquets élogieux. Raymond Lulle est en quelque sorte encadré chronologiquement, d'un côté par Thomas d'Aquin, le Docteur Angélique, et Bonaventure, le Docteur Séraphique, Roger Bacon, le Docteur Admirable, et de l'autre par Duns Scot, le Docteur Subtil.

Mais pourquoi « docteur illuminé » ? L'épithète lui convient pour plus d'une raison. La première est qu'il se l'attribuait lui-même ; il affirmait avoir reçu dans une illumination divine la mission de convertir les infidèles.

Cette mission, ce grand dessein, il devait les poursuivre toute sa vie, avec acharnement, cherchant à gagner à ses méthodes papes et rois, et son insistance parut souvent importune, si bien que, dans la bouche de ses contemporains, le mot « illuminé » prenait volontiers le sens de visionnaire un peu fou, de maniaque obsédé par une marotte, et les méchantes langues préféraient l'appeler le « Docteur Fol ».

Illuminé ! Il le fut, certes, par cette science universelle qu'il avait puisée chez les Arabes, chez les Juifs, autant que chez les Chrétiens. Après sa mort, l'illumination de Raymond Lulle prit un sens occulte. D'inquiétants reflets sulfureux se mêlèrent au rayonnement de son visage, car l'on avait emprunté son nom pour donner plus de lustre à certains ouvrages d'alchimie dont il n'était pas l'auteur. On prétendait qu'il avait trouvé la Pierre

1. Conférence prononcée le 8 décembre 1962 devant la section varoise de l'Association Guillaume Budé, à Toulon.

Philosophale, et même fabriqué de l'or pour le compte du Roi d'Angleterre, Édouard 1^{er}, en difficultés de trésorerie. Il devint la coqueluche des apprentis sorciers.

M. Granarolo m'a opportunément rappelé un passage classique du *Pantagruel* (Ch. VIII), où Rabelais montre bien ce que le nom de Lulle représente pour ses contemporains. Gargantua écrit à son fils : « Laisse-moi l'Astrologie divinatrice et l'Art de Lullius » — c'est-à-dire l'Alchimie — « comme abus et vanités. »

Au chapitre précédent, dans une de ces énumérations cocasses et gauloises dont il a le secret, parmi les livres de la Librairie Saint-Victor, il avait fait figurer un ouvrage imaginaire de Lulle, *De Bastifolagiis principum*. Il est piquant de se rappeler que Rabelais flirtait avec l'occultisme.

Une gravure de Montcornet au XVII^e siècle nous montre Lulle en bonnet et huppelante de fourrure ; de ses lèvres richement barbues sort une banderole portant ces mots : « Lux mea est ipse Dominus ».

A l'arrière-plan, une sorte de magicien, qui ressemble à Lulle, officie devant un autel fumant, tandis que des symboles étranges, bâtons enflammés, animaux de plume ou de poil, gisent à terre ou volent dans le ciel.

Nous ne dirons pas que Lulle n'a jamais fait d'alchimie. Il s'est livré à des expériences ; il a connu et utilisé le symbolisme du langage hermétique. Mais, chez lui, pas de sorcellerie, et, à plus forte raison, ni escroquerie ni charlatanisme. Au demeurant, il s'agit là, à notre avis, d'un aspect tout à fait secondaire de ses activités.

Non ! La véritable, la définitive auréole de Raymond Lulle n'a rien à voir avec ce nimbe factice et passager. La voici : en 1419, un siècle après sa mort, le pape Martin V le proclamait Bienheureux, faisant bonne justice des accusations portées contre lui par un inquisiteur malveillant ; déclarant nulle et non avenue une bulle vraisemblablement apocryphe, de Grégoire XI, qui avait condamné deux cents de ses propositions ; reconnaissant enfin l'orthodoxie de sa théologie.

De plus, Raymond, qui, comme nous le verrons, avait donné sa vie pour sa foi, était inscrit au martyrologe. Son office a été plusieurs fois autorisé, et récemment encore par le pape Pie XII. Et les Franciscains — car il fut des leurs — célèbrent sa fête, en Espagne, le 3 juillet.

Quelle fascinante figure que celle de ce grand seigneur Catalan, qui fut à la fois poète, astronome, romancier, alchimiste, philosophe, théologien, voyageur infatigable, mystique, apôtre enflammé, et finalement martyr !

Le personnage est si abondamment riche que l'on ne s'est pas privé de lui prêter beaucoup. Avec des ouvrages qu'il n'a pas écrits, on lui a attribué certains voyages imaginaires et des inventions qu'il n'a jamais faites.

Son œuvre authentique comprend, cependant, plus de trois cents volumes, et il est encore des gens pour les lire. Et dans le monde entier ! puisque la *Maioricensis Scola Lullistica* a pu organiser, en 1960, un Congrès international du Lullisme.

Cette œuvre immense est écrite en latin, en arabe, en catalan. Elle est constituée par des encyclopédies scientifiques, des traités de philosophie, d'apologétique et de théologie, des poèmes mystiques, des recueils de proverbes, des pétitions diverses, enfin des romans où l'allégorie se mêle à des souvenirs personnels et à des confessions.

La plupart de ses manuscrits sont conservés à Majorque. Il ne peut être question de donner ici l'énumération de tous ces ouvrages, ni, *a fortiori*, d'en tenter l'analyse.

Heureusement, la plus belle de ses œuvres est certainement sa vie.

Jouons un moment à quitte ou double ! De qui est le passage suivant :

Souvent, j'ai vu de près la mort. Cinq fois, j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet moins un ; trois fois, j'ai été battu de verges ; trois fois, j'ai fait naufrage.... Les périls dans les villes, les périls dans les déserts, les périls sur la mer, les périls de la part des faux-frères.... Les labeurs, les peines, les nombreuses veilles, la faim, la soif, les jeûnes multipliés, le froid, la nudité... ?

Vous avez certainement reconnu la *Deuxième Épître* de saint Paul aux Corinthiens ! Eh bien, ces phrases immortelles surgissent à l'esprit de celui qui écoute le récit de la vie de Raymond Lulle, et, en les citant, je ne fais qu'imiter ses biographes.

Pour nous, Provençaux, le Docteur Illuminé est un cousin ; il appartient à cette race latine que voulut réveiller Mistral. Son lieu de naissance est Majorque, mais sa famille venait de Barcelone : il est donc Catalan.

C'est en 1228 que le roi d'Aragon, Jacques I^{er} le Conquérant, s'empara de Palma de Majorque avec l'aide de chevaliers languedociens, provençaux et catalans. On raconte qu'il s'était juré de tirer la barbe du roi des Sarrazins ; son vœu accompli, il passa son adversaire au fil de l'épée et s'installa à sa place dans la forteresse arabe de l'Almudaiana, dont il fit son palais. Il distribua les terres des Musulmans à ses compagnons d'armes dont faisait partie le père de Raymond.

Peu de temps après la conquête de l'île, en 1232 — peut-être en 1235 — l'enfant vint au monde. Il fut élevé aux côtés des

jeunes princes d'Aragon, ce qui devait faciliter plus tard son accès aux cours royales d'Europe.

Essayons d'évoquer l'atmosphère de Majorque pendant ses premières années. La population présentait un brassage de races peu commun. Les Baléares avaient connu les Ibères, les Phéniciens, les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Vandales, les Goths, les Francs, et enfin les Arabes, sans omettre les Juifs. A côté d'une calme population agricole, s'était constituée, au cours des siècles, une race de marins hardis, se livrant à la pêche, au commerce et... à la piraterie, comme il se doit en Méditerranée.

Sous la domination arabe, les Chrétiens, les « Mozarabes », avaient joui d'une certaine tolérance religieuse, mais beaucoup s'étaient islamisés par intérêt. Au tour maintenant des Arabes et des Juifs d'être tolérés. Les agriculteurs sont dépouillés de leurs terres, mais toute une classe cultivée conserve ses activités, continue à exercer la médecine, à philosopher et à écrire, à décorer les palais et même les églises, à chercher dans les alambics l'elixir de longue vie, à arracher aux astrolabes et aux sphères armillaires les secrets de la destinée humaine, à faire progresser la cartographie et les arts de la mer. La science est restée arabe et juive. Mais les poètes arabes ont déjà des rivaux, car Jacques a attiré à Majorque de nombreux chevaliers occitans dispersés par la tourmente albigeoise ; le provençal devient la langue chérie des muses. Le dialecte catalan n'a pas encore acquis droit de cité dans la littérature, et justement Raymond Lulle sera l'un des premiers à réparer cette injustice.

Son enfance paraît avoir été plutôt dissipée que studieuse ; son éducation fut celle d'un gentilhomme, et non celle d'un clerc. Il se réserva beaucoup de temps pour jouer, rêver et chanter.

On a beaucoup parlé de l'ésotérisme du langage des troubadours. Hélas ! Leurs déclarations passionnées ne s'adressaient pas uniquement à de purs esprits ou à des entéléchies. Leurs mystérieuses Dames s'incarnaient volontiers en des enveloppes terrestres terriblement séduisantes, et l'adorable climat de Majorque éveillait de bonne heure la sensualité. Raymond Lulle confesse dans ses romans « les entorses qu'il donna prématurément aux principes rigoureux de sa famille ».

Aussi le maria-t-on très jeune à une charmante fille noble, du nom de Bianca, en 1257. Mais les joies de ce foyer qui lui donna deux enfants, ne surent lui faire oublier les dangereux attrait de l'aventure. Imitant le déplorable exemple du pieux Roi Jacques, devenu un coureur sénile de jupons, il continuera à courtiser des beautés extra-conjugales. Il sera un jeune seigneur orgueilleux, insolent, infatué de sa noblesse et, comme il le dit

lui-même dans son *Liber Contemplationis*, terrassé et vaincu par la luxure. Et cela durera jusqu'en 1265.

C'est alors — il avait dépassé la trentaine — qu'une transformation radicale s'opère en lui. Voici la célèbre anecdote qu'il a placée comme un souvenir personnel dans son roman *Félix e las Maravellas del Mondo* (*Félix et les Merveilles du Monde*).

Le jeune « caballero », amoureux fou d'une noble dame génoise, la poursuivait de ses poèmes et aussi de ses assiduités, et un jour, étant à cheval, il la rencontre dans la rue et, pénétrant sans quitter sa monture dans l'Église Sainte Eulalie où elle s'est réfugiée pour lui échapper, lui déclare à nouveau sa flamme et porte la main à son corsage. La malheureuse découvre alors son sein, qui apparaîtrait défiguré par une horrible plaie.

L'histoire est peut-être arrangée par le poète : elle n'en symbolise pas moins l'horreur de sa découverte sur lui-même : sa conduite scandaleuse est une plaie de l'âme. Dès ce jour, sa vie va changer, mais son destin n'est pas de mener une existence luxueuse, confortable et douce au milieu des affections familiales. Il va recevoir du Seigneur des appels impératifs. Une nuit, il rimait dans son lit lorsque la Sainte Face du Christ en Croix lui apparut. Il chassa cette image gênante, mais, quatre nuits de suite, la même vision se répéta, et Raymond comprit que le Christ l'invitait à se donner tout entier, à Lui.

Comme François d'Assise, Raymond va devenir un « fou de Dieu ».

C'est justement chez les Frères Mineurs qu'il cherchera sa voie, mais il prendra aussi conseil du célèbre Dominicain Raymond de Pennafort, qui joue auprès du Roi de Majorque le rôle du prophète Nathan auprès de David. Le gentilhomme Raymond va-t-il, comme tant d'autres, prendre la Croix ? Va-t-il entrer dans l'un de ces ordres guerriers de Terre-Sainte ? Va-t-il se vouer, comme les Mercenaires, au rachat des captifs ? Là encore, le Ciel semble le guider :

Un jour, endormi au pied d'un arbre, il eut un songe ; il crut voir, sur des feuilles de lentisque, à moins que ce ne fut de millepertuis, des caractères turcs et arabes ! Première illumination ! Ce n'est pas par le glaive qu'il établira le règne du Christ, mais par la prédication et l'écriture dans la langue même des Infidèles. Il va étudier ces langages, il va lire tous les livres, se rendre capable de discuter avec les plus grands docteurs sur les chemins glissants de la philosophie. Il étudiera non seulement la pensée chrétienne, mais tous les philosophes connus des Arabes, dont cet Aristote auquel les commentaires d'Averroès ont fait une dangereuse réputation, les livres talmudiques, la Kabbale, toutes les sciences de la Terre et du Ciel.

Pour entreprendre cette tâche gigantesque, il lui faut secouer toutes ses chaînes. Il vivra loin de sa famille, qu'il met, tant bien que mal, et plutôt mal que bien, à l'abri du besoin ; il résigne sa charge de sénéchal de Majorque. Le jour de la Saint-François 1265, l'Évêque de Palma lui remet l'habit d'Ermité, et il part en pèlerinage : Montserrat, Compostelle, Rocamadour.... De là, il est tenté de se rendre à Paris pour s'instruire à l'Université, mais il y renonce en apprenant que l'on n'y enseigne ni l'arabe, ni l'hébreu, ni le turc, ni le mongol. Il trouvera mieux à Majorque. Il y revient. Les Franciscains lui apprendront la théologie traditionnelle de leur ordre, et la philosophie qui dérive de Platon à travers saint Augustin. Les Arabes et les Juifs lui apprendront tout le reste avec leur langage ; ils l'initieront à la science des nombres sacrés, à celle des astres, des plantes et des pierres précieuses, au microcosme et au macrocosme, aux symboles et aux signes mystérieux. Ils lui feront côtoyer tous les précipices de la pensée, mais sa robuste foi le protégera de toute aberrance ; il sera plus astronome qu'astrologue, et, semble-t-il, plus chimiste qu'alchimiste ; il rêvera de l'union absolue de la science et de la foi dans une synthèse définitive des vérités révélées et des connaissances expérimentales ; sa pensée se rapprochera de celle de son contemporain et confrère en l'ordre de Saint François, Roger Bacon.

Raymond a laissé pousser sa barbe ; il est toujours pauvrement vêtu, couche sur la dure, se nourrit frugalement. On pourrait croire qu'il a abandonné la poésie ? Point du tout ! Jamais il n'a tant rimé, mais l'objet de ses poèmes s'est sublimé. Il met au service divin le vocabulaire des troubadours, les images des poètes arabes ; il chante l'amour des créatures pour Dieu, la Vierge Immaculée, et ses propres états mystiques.

Écoutons-le !

Suis-je digne de vous louer, moi qui ne suis qu'un troubadour, qui tant fort fus pécheur ? Et pourtant je vous aime !

Elles sont longues les routes qui mènent à Dieu, mais elles sont illuminées d'Amour !

Ou encore, — et ceci fait penser aux Fioretti :

Dis, oiseau qui chante, as-tu contemplé la face de ton Aimé, pour qu'il te préserve de l'indifférence et qu'il multiplie en toi l'Amour ?

Eh ! Qui donc me ferait chanter, sinon le Seigneur d'Amour, qui considère l'indifférence comme une offense ?

Chantez, oiseaux ! Si nous ne nous comprenons pas par le langage, comprenons-nous par l'Amour, car votre chant évoque mon Aimé à mes yeux !

A force d'assimiler la mentalité de ses maîtres arabes, de se familiariser avec leur topographie spirituelle, Raymond finit

par entrevoir une méthode de démonstration valable aussi bien pour le public de culture islamique — et peut-être plus — que pour les occidentaux. Mais le travail à faire l'effraie. Pour mettre au point sa méthode, il lui faut une impulsion nouvelle. Il la recevra, par une grâce spéciale du Ciel, dans la plus célèbre de ses illuminations.

Il s'était retiré au sommet du Mont Ronda, éminence située non loin de Palma, y vivant dans la contemplation et le jeûne. Le huitième jour de sa retraite, il eut, dit-il, une « grande lumière » sur la méthode à suivre dans ses livres pour les Infidèles. Il a si souvent parlé de cette lumière que le surnom de Docteur Illuminé devait lui rester. Enflammé d'une nouvelle ardeur, il descendit de la montagne, s'enferma dans un couvent de Cisterciens et y jeta immédiatement par écrit les bases de son *Ars Magna*.

Qu'est-ce que l'*Ars Magna* de Raymond Lulle ?

Malgré la similitude des mots, ce n'est pas du tout l'Art Royal, le Grand Art des alchimistes. Il ne faut pas non plus le confondre avec l'*Ars Magna* du fameux Jérôme Cardan, pur ouvrage de mathématiques. L'*Ars Magna* de Lulle est une sorte de machine à penser, qui fait songer un peu à nos cerveaux électroniques modernes. L'outillage est évidemment rudimentaire et archaïque, en comparaison de ces derniers ; il consiste en une série de cercles concentriques et de tableaux, agencée de telle façon que le raisonnement syllogistique devienne inutile, étant remplacé par un système combinatoire de convenances et de contradictions entre les termes simples inscrits sur les tableaux ou sur les cercles.

Bien évidemment, cet appareil logique n'a de valeur que si les points de départ sont incontestables et si les convenances ou contradictions sont judicieusement définies ; et surtout il ne peut convaincre que celui qui admet les mêmes vérités premières que son auteur. Or ceci, notons-le, était à peu près le cas au moyen-âge, qu'il s'agit d'Arabes, de Juifs ou de Chrétiens. Tous croyaient à une harmonie universelle entre la nature et son Créateur, dont elle est l'image, la structure du monde reflétant la structure de Dieu ; que l'ensemble de la Création et de son Auteur constitue un tout, dont Dieu et ses attributs sont la clef de voûte. Ce seront les attributs de Dieu, au nombre de neuf, qui figureront au premier cercle concentrique constituant l'outillage. Je vous fais grâce du reste. Mais à ceux d'entre vous qui trouveraient saugrenue la prétention de Raymond Lulle, faisons constater qu'Aristote croyait lui aussi à la possibilité de combiner tous les termes simples pour aboutir à des propositions complexes ; il en fut de même des Arabes. Et après Lulle,

bien d'illustres philosophes ont eu le même gigantesque dessein : Guillaume d'Occam, Raymond de Sebonde, Giordano Bruno. Descartes — avant le « poêle » et le *Cogito* — fut tenté de demander à Raymond Lulle ses secrets.

Leibniz cite fréquemment l'*Ars Magna*, en adopte le principe, — quoi d'étonnant chez ce partisan de l'Harmonie pré-établie ? Il découvre même ce que Lulle n'avait pas trouvé : la fameuse « Analyse combinatoire » que l'on enseigne encore dans nos classes de Mathématiques Supérieures. Il faut reconnaître qu'après Leibniz et Malebranche, l'*Ars Magna* tombe en discrédit. L'Abbé Racine, au XVIII^e siècle, auteur d'une histoire ecclésiastique, n'a pour lui et son inventeur que du mépris. Quant à l'auteur anonyme de l'article sur Raymond Lulle du Larousse du XIX^e siècle, écrit en pleine époque rationaliste et scientifique, il déclare que Raymond Lulle appartient à la « nécrologie de la pensée » !

Notre siècle de cybernétique, de recherche opérationnelle, de transmutation atomique — notre siècle qui, par ailleurs, se passionne pour les grandes synthèses de Teilhard de Chardin, est certainement plus près de Raymond Lulle que celui de M. Homais. Mais quittons ces jeux de l'esprit pour retrouver le frémissement de la vie !

C'est en 1276 que Lulle reçoit à l'Université de Montpellier les diplômes qui consacrent sa maîtrise. Il y a retrouvé le fils du vieux roi Jacques, et a obtenu de lui la fondation d'un collège, à Miramar, où treize Franciscains seront formés à l'étude des langues orientales en vue de la conversion des Musulmans d'Espagne et d'Afrique.

Les dix années qui suivent la fondation de ce collège sont parmi les plus mal connues de la vie de notre docteur. C'est là que certains biographes ont placé un hypothétique voyage aux Indes, suivi d'un long périple de retour par la Barbarie et le Maroc, et, pour terminer, par les Iles Britanniques. Il aurait étudié les marées et des lois du flux et du reflux, aurait déduit l'existence d'un continent à l'Ouest de l'Atlantique. Il aurait aussi inventé un petit astrolabe portatif, pour la mesure en mer des hauteurs des astres. Rien n'est moins certain. En fait, dans ses Encyclopédies scientifiques, Raymond Lulle décrit ces appareils comme il décrit la boussole et la rose des vents ; mais il semble bien que certains procédés géométriques de navigation à l'estime soient de son invention.

Pendant ces dix ans, Raymond a consacré certainement beaucoup de temps à son Collège de Miramar, mais il l'a fréquemment quitté. En 1278, il arrive à Rome sous l'aspect d'un mendiant dépenaillé et se présente au Palais de Latran. Le pape est

alors l'aristocratique Nicolas III Orsini. Notre pèlerin n'hésite pas à lui affirmer que ce sont les Chrétiens qui portent la responsabilité de l'ignorance des Infidèles au sujet de la vraie foi. Cette déclaration, assez révolutionnaire pour l'époque, lui vaudra le surnom de « Procureur » — c'est-à-dire d'Avocat — « des Infidèles ».

Pour vaincre l'ignorance des infidèles [ajoute le Procureur] il n'y a pas d'autre moyen que d'instruire les Missionnaires dans les langues orientales. Le collègue de Majorque est insuffisant. Toutes les Universités chrétiennes devraient se consacrer à cette tâche !

L'idée est lancée ; Raymond la répètera inlassablement, et elle finira par faire son chemin, comme on le verra.

En 1278, les Mongols sont à la mode. On a cessé de les craindre et, poussant à l'extrême opposé, on recherche leur alliance, et l'on espère leur conversion. Marco Polo est reparti en Chine, et l'on sait que le Grand Khan est favorable aux Chrétiens. Les Mongols d'Irak et de Perse, dont beaucoup sont d'obédience nestorienne, ne sont pas encore islamisés ; il est grandement temps de les catéchiser. Raymond Lulle prêche avec insistance pour l'envoi d'ambassades romaines en Orient, et il se propose pour en faire partie. Hélas ! les esprits ne sont pas assez mûrs pour de telles hardiesses. L'ambassade en question aura bien lieu, mais dix ans plus tard.

En attendant, Raymond, passablement déçu, s'embarque pour la Terre Sainte ; il va pleurer sur le Tombeau du Christ. Il semble qu'au retour il ait visité l'Égypte, et même la Haute Égypte, et qu'en tout cas il ait eu des contacts avec des Abyssins et avec le clergé copte. C'est l'époque où l'on commence en Europe à situer le fameux royaume du Prêtre Jean non plus en Asie Centrale, mais en Éthiopie. Le Roi des Rois est Chrétien, quoique non catholique. N'est-ce pas lui qui, selon une prophétie, doit abattre la détestable puissance de l'Égypte ?

Raymond Lulle, maintenant, connaît l'orient, il va élaborer des projets de croisade. Il en bâtitra toute sa vie. Cela peut choquer des esprits modernes. Certains trouveront peut-être qu'il y a contradiction entre ses pensées politiques et guerrières et sa grande idée de la conversion pacifique des Infidèles.

Le « caballero » — le grand seigneur chevalier — ne serait-il pas complètement mort chez l'apôtre ? Ferait-il périodiquement surface ? Ce n'est pas là, nous semble-t-il, l'explication. S'il en était ainsi, on ne voit pas pourquoi l'idée de croisade se serait renforcée dans son esprit jusqu'à la fin de sa vie, en même temps qu'il faisait des progrès admirables vers la sainteté. De fait, c'est à partir de 1291, date de la chute de Saint-Jean-d'Acre, que la

Croisade deviendra un leit motiv chez lui, encore plus lancinant qu'auparavant. Et cela s'explique, puisque les périls de la chrétienté augmentaient.

A vrai dire, Lulle n'a jamais eu grande confiance dans les expéditions militaires des chevaliers d'Occident, telles du moins qu'elles étaient pratiquées avant le désastre de 1291.

Je vois [a-t-il dit] des chevaliers mondains, aller outre-mer à la Terre Sainte, et s'imaginer qu'ils la reprendront par la force des armes, et, à la fin, tous s'y épuisent sans venir à bout de leur dessein.

C'est là une amère constatation d'un état de fait, beaucoup plus que la condamnation *a priori* de toute action guerrière pour la défense de la Chrétienté. Pour lui, comme pour tous ses contemporains, l'emploi de la force reste légitime pour reconquérir le Tombeau du Christ et pour défendre les Chrétientés d'Orient. Pour lui, le Pape dispose des deux glaives, le temporel comme le spirituel. Il lui appartient d'ordonner et de diriger la Croisade. Mais le glaive temporel ne doit être tiré qu'à bon escient, sans esprit de conquête ni de lucre, mais bien pour maintenir la Croix et assurer à la Croisade spirituelle les conditions favorables à son exécution.

De plus, dans son esprit, la Croisade n'est pas un tournoi guerrier, réservé aux seuls chevaliers d'Occident ; c'est une entreprise beaucoup plus vaste, unissant la Chrétienté toute entière, y compris les Chrétiens séparés d'avec Rome, Grecs, Arméniens, Coptes, Nestoriens. Les Mongols n'en sont pas exclus, puisqu'ils sont religieusement disponibles. La partie militaire et politique n'est donc pas, on le voit, à négliger pour lui, mais il y a un ordre de valeurs qu'il respecte, et il donne le pas aux apôtres sur les guerriers.

Voici d'ailleurs comment il s'exprime, lorsqu'il rêve de faire rentrer dans le royaume du Christ l'ensemble du monde islamisé — qui s'étend encore jusqu'à l'Espagne méridionale :

Cette conquête ne doit se faire que comme tu l'as faite, Seigneur, avec tes apôtres, c'est-à-dire par l'amour, l'effusion des larmes, l'oraison ; donc, que de saints religieux se mettent en chemin, qu'ils se munissent du signe de la Croix, qu'ils se remplissent de la grâce du Saint-Esprit, qu'ils aillent prêcher aux Infidèles la vérité de Ta Passion, et qu'ils fassent pour l'amour de Toi ce que tu fis pour l'amour d'eux.

La conversion des Infidèles : affaire d'amour et de sacrifice ; la défense de la Chrétienté : affaire temporelle....

Raymond Lulle, vis-à-vis des chevaliers chrétiens, est dans la même optique que Charles de Foucauld vis-à-vis de Lyautey et de Laperrine. Il vivait au temps de saint Louis. Et il n'eut pas désapprouvé saint Pie V d'avoir préparé et gagné la bataille de

Lépante. En tout état de cause, l'idéal du chevalier et celui de l'apôtre n'ont jamais été opposés ; ils sont seulement hiérarchisés. Trop de gens semblent l'oublier de nos jours !

En 1283, Raymond, qui vient d'achever son premier roman, *Blanquerna*, fait une tournée générale des Universités, son *Ars Magna* en poche. Il présente sans grand succès cette machine à penser qui porte tous ses espoirs. A Paris, il se livre à de subtiles controverses théologiques sur la Montagne Sainte-Genève ; il insiste pour qu'y soit fondé un collège de langues grecques, arabes et tartares. Les docteurs parisiens trouvent son *Ars Magna* trop compliqué, et ils l'invitent à repasser avec quelque chose de plus simple. Par contre, il a ses petites entrées au Palais de la Cité, car la mère de Philippe le Bel, Isabelle d'Aragon, avait été sa compagne d'enfance. Le roi de France le reçoit avec beaucoup d'égards et de cordialité ; mais ce partisan du pré carré — on ne parle pas encore de l'hexagone ! — n'aime pas qu'on l'entretienne de Croisade ; inutile, à plus forte raison, d'essayer de le convertir aux beautés de l'*Ars Magna* !

A Montpellier, il circonviend le Général des Franciscains et lui arrache une lettre préconisant la mise à sa disposition, en Italie, d'un couvent de Frères Mineurs où l'*Ars Magna* sera enseigné. Fou de joie, il court à Rome. L'affaire lui paraît dans le sac, car le nouveau pape, Nicolas IV, est Franciscain ! Hélas ! Nul n'est prophète en son pays. Pour beaucoup de ses Frères en Saint François et, semble-t-il, pour le plus haut placé d'entre eux, le « Docteur Illuminé » est devenu le « Docteur Fol » ! Nicolas IV oppose une solide force d'inertie à la machine à penser.

Raymond sera-t-il plus heureux avec ses projets d'ambassade aux Mongols ?

Mais, mon cher Docteur, vous enfoncez des portes ouvertes ! Nous avons reçu des Mongols à Rome l'année dernière ; le Raban Gauma, moine nestorien, a même confessé la maternité divine de Marie et communié des propres mains du Saint Père. Et nous venons d'envoyer auprès de l'empereur Koubilaï, Jean de Montecorvine, avec le titre d'évêque de Pékin ! Quant à la Croisade, c'est notre affaire, et non la vôtre !

Bref, Raymond apparaît à Rome comme la mouche du coche ; on le lui fait savoir sans ménagements. Pour comble de malheur, son ami, le célèbre alchimiste Arnaud de Villeneuve, auquel nous devons la distillation du vin, a des démêlés avec le Saint-Office. Raymond n'est pas suspect, mais on ne veut pas le prendre au sérieux. Et il en est profondément troublé.

Le voici miné de scrupules, de terreurs, de doutes sur sa mission, sur son illumination. Il se retire à Gênes dans un couvent.

Notons au passage que l'évêque de Gênes est en ce moment Jacques de Voragine, l'auteur de la *Légende dorée*. Livré à d'épouvantables tortures morales, notre docteur s'astreint à un travail assidu, la traduction en arabe de son *Art de démontrer la vérité*. Mais sa santé périclité, et sa dépression nerveuse ne fait qu'augmenter. Maintenant, il se croit damné ! Et cependant, il reprend le dessus. Sa foi triomphe de tous les obstacles. Il attribue cette guérison inattendue, miraculeuse, à l'intervention de la Vierge Marie, à laquelle il a depuis longtemps voué tout son cœur et tout son génie, à laquelle il a consacré plusieurs ouvrages où il s'attachait à prouver la Conception Immaculée, ce dogme étant alors l'objet d'âpres controverses entre théologiens des diverses obédiences.

L'un des tourments de son esprit était d'avoir jusque là essayé de faire exécuter le travail missionnaire par d'autres, sans s'exposer lui-même. Eh bien, oui ! Il n'a pas été suffisamment sur la brèche, Il ne suffit pas que ses élèves de Miramar récoltent d'éclatants succès à Majorque et dans les Royaumes de Valence et de Murcie. Il doit prêcher d'exemple ! Il ira lui-même en Barbarie.

Citons ici un beau verset du *Livre de l'Ami et de l'Aimé*, que l'on peut considérer comme l'expression poétique de sa croyance en l'Immaculée Conception :

Du chaste lit de l'Aurore, mon Aimé sortit pour venir en ce monde ;
et ceux qui pensent qu'il y a quelque tache en cette Aurore,
doivent croire aussi qu'il y a des ténèbres dans le soleil.

Nous sommes en 1289 ; il y a 54 ans ; il est en pleine possession de ses facultés. En fait, il ne peut le prévoir, mais il a encore un bon quart de siècle à vivre et à parcourir le monde.

Nous avons trop tendance à nous représenter comme un rideau de fer la séparation entre le monde chrétien et le monde islamique au moyen-âge. A l'époque où Raymond s'embarque à Gênes pour la Tunisie, il y a à Tunis un Consul catalan, chargé des intérêts de tous les Chrétiens ; ceux-ci jouissent du régime des Capitulations. D'ailleurs, l'Émir de Tunis paie tribut à l'Aragon et à la Sicile, et le commerce est intense entre le golfe de Carthage et les ports européens. S'il le désire, Lulle n'arrivera donc pas à Tunis en enfant perdu ; des protecteurs l'y attendent. Mais il se gardera de faire appel à eux ; il a, en effet, décidé de se mêler le plus possible à la vie des musulmans, d'adopter leur costume, leurs coutumes, de parler leur langue. Vivant pauvrement et caché, il se fera des amis par ses mœurs douces et pures, son apparence de saint homme, sa charité. Peu à peu, il s'enhardit, commence à

parler en public, dans la rue, dans les soukhs, sur les places, bientôt dans les médersas. On le laisse faire ; on l'écoute avec curiosité et même sympathie. Mais, un jour, un uléma, vexé d'avoir du baisser pavillon devant lui dans une controverse, le calomnie auprès des autorités. Il est arrêté, passe en jugement ; les faux témoins à charge affluent. L'honneur de Mahomet est en jeu ! On le condamne à mort. Est-ce le martyr ? Pas encore ! Des amis interviennent. L'Émir le grâcie, mais, imitant Pilate, pour calmer les furieux, lui inflige le supplice de la flagellation. Roué de coups en place publique, Raymond est poussé, tout meurtri, vers une nave génoise en partance, mouillée dans le port.

Or l'indomptable apôtre n'entend pas être évacué contre son gré, et, comme la nuit est venue, il saute à l'eau pour regagner cette terre, où l'attend peut-être un horrible châtement. Le capitaine génois le fait rattraper par ses matelots, et, pour plus de sûreté, lève l'ancre aussitôt. Raymond s'incline devant ce décret de la Providence. Visiblement, celle-ci a encore besoin de lui. Le voici débarqué à Naples. Il y achève un ouvrage de philosophie et il y rencontre le nouveau pontife régnant, Célestin V, un vieux et saint ermite, incapable de tenir tête aux loups de la politique, et bien désarmé pour mettre à exécution les projets qu'il lui soumet. D'ailleurs, c'est cette même année que le vieillard abdique, prononçant ce « grand refus » que Dante jugeait digne de l'Enfer, et cédant la place à l'ambitieux, autoritaire et fougueux Boniface VIII.

Raymond Lulle se trouve mystérieusement mêlé à cette abdication. Dans son roman *Blanquerna*, paru quelques années plus tôt, il avait écrit l'histoire d'un jeune seigneur qui, après un détour par le mariage, embrassait l'état religieux. *Blanquerna* — c'est le nom de ce héros qui lui ressemble — est élevé à la prélature, puis au souverain pontificat ; devenu pape, il s'occupe de la conversion des Infidèles, fonde des collèges orientaux, opère toutes les réformes prônées par le Docteur Illuminé, puis, son œuvre accomplie, réunit ses cardinaux et leur demande d'élire son successeur, lui-même se retirant au désert. Ce dénouement a été considéré par certains comme une vision prophétique du geste de Célestin V. D'autres ont préféré y voir un chapitre remanié après coup. Enfin, l'hypothèse reste soutenable que Raymond Lulle ou son ouvrage aient influencé le saint vieillard dans sa détermination.

Quoi qu'il en soit, dès l'élection de Boniface VIII, Raymond ne manque pas de se rendre à Rome pour soutenir une fois de plus devant le Sacré Collège et le nouveau pontife ses thèmes favoris. Puis il entreprend une nouvelle tournée des Universités. Averti par l'expérience, il laisse maintenant l'*Ars Magna* au vestiaire,

ce qui facilite nettement ses audiences. Il revoit Philippe le Bel, lui dédie un ouvrage ; il correspond avec le doge de Venise, avec Jacques II d'Aragon. Ce dernier s'efforce de l'attirer auprès de lui, en le persuadant qu'il ferait mieux de convertir les Infidèles de son royaume plutôt que ceux de Tunis. Et, de fait, Raymond accepte, parce que sa fortune a entièrement fondu et que ses services seront cette fois rémunérés ; pendant quelque temps, il va prêcher, avec d'ailleurs un grand succès, dans les synagogues et les mosquées du Royaume de Valence.

En 1300, il revient à Majorque. Il y écrit une *Somme philosophique* en langue vulgaire, c'est-à-dire en catalan. C'est là une grande nouveauté pour l'époque, car les ouvrages de ce genre étaient encore exclusivement rédigés en latin.

Va-t-il se laisser envelopper par le charme de son pays natal ? La tentation est forte. Mais un jour, dit-on, méditant dans un bosquet, il voit un ermite venir à lui ; les deux saints hommes devisent, et Raymond, ouvrant son cœur, évoque la grande pitié du Saint Sépulcre. « Le Saint Sépulcre ! Mais c'est là, dit l'ermite que vous devez employer toutes les forces qui vous restent sans prendre garde aux échecs ni aux déceptions ! » Signe du Ciel, Évidemment ! Raymond va repartir pour l'Orient.

Il se trouve que les circonstances paraissent redevenir très favorables à la reconquête des Lieux Saints. Une des marottes de Lulle s'est en effet réalisée : les Arméniens ont fait alliance avec les Mongols, une campagne victorieuse leur a ouvert les portes de Damas, et leurs armées menacent les confins de l'Égypte.

Hélas ! au moment où il débarque à Chypre, la chance a déjà tourné ; les Égyptiens ont repris le dessus, tous les avantages de la campagne sont perdus, et, moins que jamais, il peut être question de prendre pied en Terre Sainte.

Encore une déception ! Qu'importe ! En l'île de Chypre, il est des hommes de toutes les religions, de toutes les sectes, et Raymond nage dans ce milieu comme un poisson dans l'eau. Que de merveilleuses controverses avec tous ces dissidents ! Il veut organiser des conférences publiques, provoquer un colloque général ; il suggère au Roi Hugues de Lusignan d'envoyer des ambassades à Babylone et en Égypte, pour lesquelles il se porte volontaire, car il compte bien en convertir les sultans. Les ambassades restent à l'état de projet ; mais, en 1302, il est autorisé à partir pour la Cilicie. La Cilicie ! C'est le pays même de saint Paul de Tarse ; des Arméniens chrétiens l'occupent actuellement. Nouveaux déboires ! Il y tombe malade et se voit voler tous ses bagages par des brigands. Forcé de revenir à Chypre pour s'y soigner, il prend pension chez les Templiers de Famagouste, dont le grand-maître est Jacques de Molay. Sa santé ne se

rétablit pas assez, malgré les efforts de ses hôtes, pour qu'il puisse affronter une nouvelle équipée. Alors il se résigne à s'embarquer pour Gênes.

Au cours de cette traversée de retour, dans l'inconfort le plus total, il trouvera le moyen d'écrire un *Livre de Proverbes*.

Voici quelques-uns de ces proverbes :

Si tu as un méchant voisin, donne ou vends ta maison, mais surtout fuis-le !

Ne fais pas à ton voisin l'éloge de ta femme, ni à ta femme l'éloge de ton voisin.

Le mouton qui reproche à l'homme de le tuer, lui reproche la fin pour laquelle il est au monde.

La plupart sont d'une inspiration plus sérieuse :

Comme l'huile se tient sur l'eau, ainsi la foi se tient sur l'entendement.

Qui plus désire, sait plus de la vie. Celui-là est grand, qui a un grand désir. Chômer de désirer, c'est chômer de vivre. Celui-là n'est pas pauvre, qui désire.

Et il reprend en Occident sa vie aventureuse et hallucinante de pèlerin.

En 1306, se trouvant à Montpellier, il apprend que le Franciscain Écossais, Duns Scot, est à Paris, pour une grande discussion en Sorbonne, ordonnée par Clément V, au sujet de l'Immaculée Conception. Dans cette discussion qui oppose Frères Mineurs et Frères Prêcheurs, Duns Scott devait obtenir la palme avec le titre de « Docteur Subtil ». Raymond bondit à Paris, mais le colloque est déjà terminé lorsqu'il y arrive. Sans se faire reconnaître, il se mêle à la foule des écoliers et des moines qui écoutent les leçons du Docteur Subtil. Celui-ci repère bien vite dans son auditoire le vieillard à longue barbe blanche, vêtu comme un misérable, qui dodeline de la tête à ses arguments ; il le prend d'abord pour un ignorant, égaré en Sorbonne. Toutefois, pour en avoir le cœur net, il le fait appeler, et il a la surprise d'identifier un personnage connu de toute la Chrétienté, qu'il considère comme un maître, et dont les idées s'accordent sur de nombreux points avec les siennes. Le septuagénaire catalan et le jeune docteur écossais deviennent vite une paire d'amis. Et le glorieux Duns Scot obtient sans peine pour Raymond l'autorisation, si longtemps attendue et refusée, d'enseigner à l'Université de Paris son fameux *Ars Magna*. Mais il est trop tard ! Le Docteur Illuminé ne tient plus à profiter de l'honneur tardif qui lui est fait. Peut-être n'a-t-il plus la même confiance dans les vertus de son invention ? Mais, plus certainement encore, son zèle apostolique lui fait rêver de la Barbarie. Et, cette même année 1306, il s'embarque à destination de Bougie.

Maintenant, il est décidé à ne plus employer ni subterfuges ni atermoiements pour la prédication de sa foi ; le danger lui est devenu totalement indifférent. Il rêve de revêtir le « vêtement vermeil de l'Ami » : c'est ainsi que dans ses écrits mystiques il désigne le martyr pour le Christ. Il est sans déguisement lorsqu'il débarque à Bougie. D'emblée, bille en tête, oubliant l'*Ars Magna*, il prêche sur les places publiques, n'hésitant pas à proclamer que Mahomet est un menteur et que sa loi est fausse. Les conséquences ne se font pas attendre : c'est aussitôt la prison, le cachot au pain et à l'eau. Néanmoins au bout de six mois, grâce à des interventions, son régime est adouci, et finalement il est libéré, mais reste interdit de séjour.

Le navire génois qui le ramène fait naufrage devant Livourne ; il réussit à se sauver et à gagner Pise. Dans la bagarre, il a perdu le dernier livre qu'il venait d'écrire, — en arabe ; mais il n'a pas perdu la mémoire, car ce livre, pendant son séjour à Pise, il va le recomposer entièrement, — en latin cette fois !

On le retrouve au Concile réuni à Vienne en 1311 par le Pape Clément V, ce Concile où l'Ordre des Templiers devait être aboli. Raymond a adressé à cette occasion une pétition à Clément V ; il y développe ses thèmes favoris : fondation de collèges orientaux ; fusion des ordres religieux de chevalerie ; dîme réservée à la Guerre Sainte ; lutte contre le cumul des prébendes, contre le luxe des prélats ; vœu que les clercs soient habillés autrement que les laïcs et sobrement ; que dans les Universités on ne puisse enseigner la philosophie impie d'Averroès ; interdiction aux usuriers chrétiens de tester ; réforme de la justice suivant les principes de l'*Ars Juris* (de Raymond Lulle), interdiction de la corruption des juges ; Réforme de la médecine. La fonder (d'après les idées d'Arnaud de Villeneuve) sur les principes innés, qui sont constitués par le ciel, les éléments, le mouvement et tout ce qui manque aux médecins pour la connaissance des maladies et la guérison des malades. Et voici comment il met en garde les Pères du Concile :

Dans un Concile, le mouton astucieux trompe le loup avec le lion, et maint « oui » est pire que « non ». Si vous n'êtes pas avisés, vous serez plusieurs à être trompés et méprisés.

Le Concile devait, d'ailleurs, lui apporter une intense satisfaction en ordonnant la création aux Universités de Paris, d'Oxford, de Salamanque et de Bologne, de chaires d'hébreu, de grec et de chaldéen. Juste récompense des efforts de ce vieillard de 76 ans !

En cette année 1311, il résume ainsi son existence :

J'ai été marié, j'ai eu des enfants, j'ai été passablement riche, ami

des plaisirs et des mondanités. J'ai tout quitté pour travailler en l'honneur de Dieu et exalter la Sainte Foi. J'ai appris l'arabe. A plusieurs reprises, j'ai été aux Sarrasins. Pour ma foi, j'ai été incarcéré, battu. J'ai peiné quarante-cinq ans pour émouvoir les princes chrétiens et les dirigeants de l'Église au sujet du bien public. Aujourd'hui me voilà vieux, me voilà pauvre. Mon idéal est toujours le même et le restera jusqu'à ma mort, s'il plaît à Dieu !

Et cet idéal est de retourner à Tunis. Il paraît aisé à réaliser. L'émir de Tunis est en excellents termes avec le roi de Sicile, Frédéric, le propre frère de Jacques d'Aragon. Avec un mot de recommandation de son souverain auprès de son frère, il se rend en Sicile en 1313 et y fait un assez long séjour, sans toutefois obtenir de Frédéric les démarches désirées, et il doit renoncer à voir organiser ce grand débat contradictoire à Tunis dont il avait rêvé. Il revient auprès de Jacques II, et celui-ci consent à l'accréditer lui-même officiellement auprès de l'émir de Tunis.

Le séjour que fera Raymond Lulle à Tunis en 1314, ne ressemblera guère au précédent. Il est muni de lettres patentes, jouit de sa pleine indépendance et de la considération générale. Il a plein accès dans les milieux savants, où il peut se créer un noyau d'amis fidèles, et il réussit à convertir quelques docteurs à la foi chrétienne. Cela va si bien que la tâche lui paraît trop facile et qu'il estime possible de la faire continuer par d'autres et de poursuivre ailleurs sont défrichement évangélique. Il gagne la Barbarie. Le voici maintenant à Bône, soutenant seul un débat contre cinquante docteurs avec des résultats encourageants. Il appelle des Frères de Miramar pour le relever et continue sa route vers l'Ouest.

En 1316, clopin clopant, mais le cœur toujours brûlant, il arrive dans cette ville de Bougie où il a connu les affres du cachot. On dirait qu'il ne s'en souvient pas, car il ne prend aucune précaution et prêche hardiment. Mais il était dit que Bougie ne voudrait pas de lui. Un jour, tandis qu'il parle, un contradicteur ameuté la populace contre le Roumi ; une foule fanatique se précipite sur lui, le bouscule, le bastonne et le lapide. Le vieillard est laissé pour mort sur la place. Des Génois qui passaient le reconnaissent, et ils transportent à leur bord son corps sanglant et inanimé. Mais la légende veut qu'il ait encore vécu suffisamment pour rendre son âme à Dieu en vue de Majorque, où les hasards d'une bordée avaient amené la nef cinglant vers Gênes.

Celle-ci aborde donc à Palma. Dès que les Maillorquins et les Frères de Miramar apprennent quelle dépouille vénérable ramène ce navire, une foule immense et gémissante se presse sur le rivage. Son corps sera entouré d'honneurs et recevra une digne sépulture dans l'Église San Francesco. Il y reposera non loin de

ses précieux manuscrits, qu'avant son départ il avait mis en lieu sûr.

Ainsi, Raymond Lulle avait poussé son dernier soupir devant ce même Mont Ronda où il avait reçu l'Illumination première ! Maintenant « vêtu de la Robe Rouge de l'Agneau », ce mystique dont les écrits annoncent ceux de Jean de la Croix et de Thérèse d'Avila, contemplant dans l'or des visions célestes, non point cette pierre des alchimistes vulgaires attachés aux richesses d'ici bas, mais la véritable Pierre Angulaire qui soutient l'édifice du monde et lui donne la Vie.

Il avait échoué dans beaucoup de ses desseins : la croisade qu'il avait prêchée n'avait pas eu lieu ; l'*Ars Magna* restait apparemment à l'état de curiosité stérile ; son travail de conversion des Infidèles, interrompu par sa mort, quand pourrait-il être repris ?

Oui ! Le Procureur des Infidèles avait échoué dans sa tâche, et toutes les tentatives de poursuivre son œuvre resteront, jusqu'à nos jours, vouées au même échec. Le fossé va se creuser entre l'Orient et l'Occident ; l'intolérance, l'esprit de conquête l'emporteront d'un côté comme de l'autre. Tandis que la pensée de l'Islam va se scléroser, celle de l'Occident prendra son essor, mais certains de ses prolongements saperont les positions fondamentales sur lesquelles une discussion, sinon une entente, étaient possibles. Le matérialisme athée, un des sous-produits du rationalisme occidental, est aux antipodes de la pensée islamique traditionnelle, comme de la pensée chrétienne.

Et cependant, entre les Croyants, rien n'est changé des positions d'il y a sept siècles. Lorsque le Musulman prie Allah, il s'adresse toujours au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Des Chrétiens, tel cet étonnant Louis Massignon que nous venons de perdre, ne l'ont pas plus oublié que ne l'avait fait Raymond Lulle.

On pourrait dire de Massignon qu'il fut le Raymond Lulle de notre époque. Ce professeur de sociologie musulmane au Collège de France, qui fit de nombreuses missions en Islam, s'est rendu notamment célèbre par une thèse sur le fameux mystique Persan Al-Haalaj.

Il y a quelques années, il fut autorisé par Pie XII à recevoir la prêtrise et à célébrer la messe non pas dans le rite romain, mais dans le rite Melchite, c'est-à-dire en utilisant les langues sémitiques ; pour lui, méprisant l'anglais « langue qui fait gagner de l'argent », au-dessus du français « langue qui fait penser et lutter pour un idéal », il plaçait l'arabe, qu'il estimait plus que toute autre langue pouvoir servir au culte du Dieu d'Abraham.

Bien que son affection pour l'Islam lui ait valu quelques incom-

préhensions ces dernières années, il était cependant et l'affirmait encore en 1956 partisan du maintien de la France en Afrique du Nord ; il rêvait d'une communauté franco-musulmane s'étendant jusqu'à l'Océan Indien. L'année 1962 a vu l'effondrement définitif de son rêve, et ceci n'a certainement pas contribué à prolonger ses jours.

Au fond peut-être, comme Raymond Lulle, poursuivait-il une chimère. Mais à supposer qu'il en soit ainsi, si le monde doit faire quelques progrès vers le bien, c'est à des artisans comme Lulle ou Massignon qu'il le devra. D'ailleurs, si nous n'étions pas persuadés comme eux que l'Amour doit vaincre la haine, la vie vaudrait-elle la peine d'être vécue ?

André MORAZZANI.